

vraient ainsi, dès le premier jour, entre leur colonel et leur lieutenant-colonel, sur les points les plus essentiels, un dissentiment qu'ils allaient exploiter. En effet, on eut beau revêtir nos officiers et nos hommes des mêmes uniformes, ils restèrent toujours fidèles à leurs origines, et il y eut, aux chasseurs à cheval de la Garde, des chasseurs d'Afrique, dont je restai malgré moi le représentant, et des hussards auxquels allaient les préférences du colonel.

Le lendemain matin, nous allâmes tous recevoir, aux portes de Compiègne, les quatre escadrons de Crimée, qu'allaient suivre, quelques jours après, les deux escadrons venus d'Afrique. La cavalerie du premier Empire n'eut certainement jamais un plus beau régiment. Chaque escadron comptait cent cinquante cavaliers montés, soldats de cœur et de métier, métallisés en quelque sorte par la guerre, et portant dans les yeux et dans l'âme la conviction d'être ce qu'ils étaient réellement : les premiers soldats du monde. Presque tous avaient sur la manche deux ou trois chevrons d'ancienneté, c'est-à-dire comptaient au moins douze à quinze ans de service. Ils étaient rares ceux qui n'avaient qu'un chevron, et plus rares encore ceux qui étaient dans leur premier congé ; car ces derniers avaient tous dû faire preuve de mérites exceptionnels. Leurs sous-officiers, auxquels les liait la confraternité des armes et du danger, étaient dignes d'eux. Presque tous étaient médaillés, et quelques-uns portaient la croix, couronnement d'une carrière noblement remplie, mais désormais arrêtée. Les officiers étaient fort bons aussi, quoique manquant peut-être un peu de jeunesse. En dehors des officiers supérieurs, presque tous sortaient du rang et avaient gagné leurs galons à coups de sabre. On n'aurait pas pu dire d'eux qu'ils étaient des savants ; mais, s'ils n'avaient pas les avantages de la science, ils étaient aussi à l'abri de ses inconvénients.

Dans la vie militaire, c'est comme dans la vie civile ; il faut des savants, mais pas trop n'en faut. Comme tout le monde ne peut pas entrer à l'Institut, il serait ridicule de préparer tout le monde à l'Institut. De même, comme tous les officiers ne peuvent pas être des généraux, il serait ridicule d'exiger de tous les aptitudes des généraux.

Déjà, après la guerre de Sept ans, le maréchal de Broglie, le vainqueur de Berghen, déplorait la tendance qui entraînait les jeunes officiers de son temps à discuter sur le « grand du métier », au lieu de remplir avec zèle leurs modestes fonctions. Le maréchal pourrait recommencer aujourd'hui, s'il vivait, ses doléances et trouver parmi nous de nombreux exemples d'officiers que la science a transformés en raisonneurs, en frondeurs, parce qu'elle n'est pas encore éclairée par l'expérience.

Si les cadres étaient dignes de la troupe, dans les chasseurs de la Garde, les chevaux étaient dignes des cavaliers. De robe grise pour l'ensemble du régiment, de robe noire pour les sapeurs et de robe baie pour les trompettes, ils étaient tous de purs spécimens de la race barbe. Le général Morris, qui s'y connaissait, avait choisi ce qu'il y avait de mieux parmi les régiments de Crimée montés en chevaux africains. C'était la première fois qu'une troupe pourvue de chevaux arabes apparaissait en France, et quoiqu'elle fût contraste avec le reste de la cavalerie, elle justifiait à merveille son rôle de cavalerie légère, avec ses chevaux si alertes, si ardents et si souples.

Ces admirables petites bêtes avaient, pour la plupart, passé sans abri deux hivers terribles sous les rafales glacées qui balayaient le plateau de Chersonèse. Elles venaient de faire, pour ainsi dire, tout d'une traite, les deux cents lieues qui séparent Marseille de Compiègne. Après deux jours de repos et de soins à



l'écurie, elles en sortirent aussi alertes et aussi fraîches que si elles n'avaient jamais quitté leur pâturage natal.

Mais le colonel de Cauvigny englobait aussi les chevaux dans son antipathie contre tout ce qui venait d'Afrique, et il avait mis dans sa tête de nous faire remonter en chevaux français. Lorsque le régiment fut réuni en entier à Compiègne, le général Regnault de Saint-Jean d'Angély, commandant en chef de la Garde, vint faire connaissance avec lui. Il ne resta que quelques heures au milieu de nous, et ne vit que l'ensemble de notre troupe assez bigarrée, car nous portions encore, tous, les uniformes des différents corps dont nous sortions.

Le colonel lui fit ses doléances et lui expliqua pourquoi il craignait qu'avec nos allures et nos montures africaines, nous fissions mauvaise figure à côté des Guides, avec lesquels nous étions embrigadés. Le commandant en chef l'écoutait assez volontiers, car il partageait les préventions imméritées qu'inspiraient alors les troupes d'Afrique à presque tous les chefs militaires qui n'en avaient pas fait partie. Cependant, comme il voulait s'éclairer avant de rien décider, il nous invita à dîner, le colonel et moi, pour le soir. Avec le général et son aide de camp, le commandant Robinet, nous n'étions que quatre à table. On discuta la question brûlante; le colonel replaça ses arguments favoris, et, sur l'invitation du général, je pris la parole à mon tour. J'étais en verve, j'avais eu toute la journée les oreilles échauffées par des théories qui me semblaient absurdes, et j'apportai à l'appui de ma thèse, à défaut d'éloquence, une foule d'arguments.

« Je pense, dis-je, que nous devons avant tout conserver au régiment le cachet original que lui donnent ses éléments africains; que rien n'est plus faux que l'idée de vouloir singer les Guides, parce que nous n'en serons jamais l'équivalent; nous n'en serons jamais

que la caricature. L'Empereur a voulu faire des Guides un régiment unique, une sorte de spécimen de la cavalerie française à montrer aux princes étrangers de passage à Paris. Pour cela, il a donné carte blanche à son ami, le général Fleury, et il s'est livré en faveur du régiment à un effort financier qu'il ne renouvelera certainement pas. Les Guides sont tous des hommes choisis. Leurs chevaux, dont le dernier pourrait être monté par un colonel, coûtent le double ou le triple des nôtres. Beaucoup de leurs officiers sont des jeunes gens de famille qui ont de la fortune. Ils forment une sorte de cercle, à la façon des officiers anglais. Ils ont un mess, auquel l'Empereur lui-même contribue pour une somme importante et qui, une fois par semaine, se transforme en un salon aristocratique. Les Guides ont une musique qui est un véritable orchestre, subventionné par l'Empereur, où les musiciens des Italiens et de l'Opéra figurent comme gagistes, dont le chef, M. Mohr, a rang d'officier. Or, nous n'aurons rien de tout cela, et, si nous voulons marcher sur les traces des Guides, nous serons aussi ridicules que le bourgeois du cinquième, qui veut donner un bal, parce que le banquier du premier en donne aussi. Restons ce que nous sommes. Nous avons la chance de ne ressembler à personne. Profitons-en. »

Le général Regnault de Saint-Jean d'Angély avait écouté avec attention l'argumentation dont je viens d'esquisser le squelette. Peut-être n'aurait-il pas pu exécuter les modifications que rêvait le colonel. En tout cas, il ne l'essaya même pas, et j'eus la satisfaction de voir le régiment conserver son aspect. A la vérité, il fut bientôt amélioré par la confection des uniformes.

Le nôtre était réellement splendide, aussi élégant et plus léger que celui des Guides, et on me permettra de le décrire, comme un souvenir des splendeurs dis-



parues. Les hommes portaient le dolman vert clair, à parements garance, bordé partout d'un galon de fil blanc posé à plat et qui recouvrait en les dessinant les coutures du dos : le dolman était orné, sur la poitrine, de cinq rangées de dix-huit gros boutons blancs à aigle, correspondant à dix-huit grosses tresses carrées de laine blanche qui barraient la poitrine. Le pantalon était en drap garance, avec passe-poils verts et bandes blanches. Comme coiffure, le talpack en peau de veau marin noir, cylindrique et non conique, comme pour les chasseurs de la ligne, avec flamme écarlate et aigrette de crin blanc. Les buffleteries, c'est-à-dire le ceinturon et la banderole de giberne, étaient blanches, et la giberne, bordée d'une baguette de cuivre, était ornée de l'aigle couronné, sur un faisceau de rayons.

Les officiers portaient en argent, en grande tenue, tout ce qui pour la troupe était en laine et en fil blanc : les bandes du pantalon, les tresses, les galons du dolman ; de leur talpack descendait un cordon d'argent, maintenu, autour du cou, par des passants coulants, fixé à l'épaule droite et traversant, pour s'attacher à l'épaule gauche, la poitrine, sous forme de tresses larges comme la main, et garnies de deux pendentifs à glands. Les buffleteries, ceinturon et banderole de giberne, étaient tressées en argent et soie verte. Comme tenue de route ou de manœuvre, le dolman portait des ornements de soie noire, à la place des ornements d'argent. Comme tenue de quartier, le talpack était remplacé par un petit shako verni noir en forme de képi, et enfin, comme tenue du matin, les officiers portaient le bonnet de police à gland d'argent et la petite capote verte, descendant jusqu'aux genoux et formant plastron sur la poitrine. Le cheval avait la schabraque en drap vert clair bordée d'un large galon blanc, de fil pour la troupe, et d'argent pour les officiers, ornée à ses deux coins d'un N couronné.

*uniforme*

C'est dans ce magnifique appareil que nous figurâmes à la revue du 5 mai 1857, passée par l'Empereur, en l'honneur du grand-duc Constantin de Russie, et où, pour la première fois, la Garde Impériale parut tout entière aux yeux des Parisiens. Voici quels furent l'ordre et la marche du défilé. Je le retrace ici, parce qu'il rappellera leur jeunesse à quelques-uns de mes lecteurs, et aussi parce que le souvenir de ce spectacle militaire splendide est resté vivant dans mon cerveau :

En tête s'avancait le commandant en chef, général de division, comte Regnault de Saint-Jean d'Angély, suivi de son chef d'état-major général, le colonel de Vandrimy-Davout.

Derrière eux, apparut la première division d'infanterie, commandée par le général Mellinet, qui avait pour chef d'état-major le lieutenant-colonel Reille ; la première brigade, sous les ordres du général de Wimpffen, comprenait un régiment de gendarmerie : colonel de Prémonville de Maisonthou ; le premier régiment de grenadiers : colonel Lenormand de Breteville. La deuxième brigade, commandée par le général Cler, comprenait le deuxième régiment de grenadiers : colonel d'Alton ; le troisième régiment de grenadiers : colonel Ducrot ; le régiment de zouaves : colonel de Bonnet-Maurelhan-Polhès.

La deuxième division d'infanterie comprenait les quatre régiments de voltigeurs. Elle avait pour chef le général Camou, dont le chef d'état-major était le colonel de Vaubert de Genlis ; pour brigadiers, les généraux Manèque et Decaen. Les quatre régiments étaient commandés par les colonels Mongin, Félix Douay, Dubos, Montaudon. Avec cette brigade marchait le bataillon de chasseurs à pied, commandé par le commandant Garnier.

Derrière l'infanterie, apparut la superbe brigade d'ar-



tillerie dans ses uniformes bleu sombre et or; et enfin nous : la cavalerie. Nous étions commandés en chef par le général de division Morris, qui avait pour chef d'état-major le colonel Pajol.

Nous formions trois brigades : la grosse cavalerie, général baron Marion, deux régiments de cuirassiers, avec les colonels Ameil et de la Martinière; la cavalerie de ligne, général Dupuch de Féletz; les dragons : colonel Crespin; et les lanciers : colonel Lichtlin; et enfin la cavalerie légère : général Cassaignolles; les chasseurs : colonel de Cauvigny, et les Guides : colonel de Mirandol.

Lorsque nous eûmes défilé, aux cris de « Vive l'Empereur! » lorsque eurent passé les grands bonnets à poils noirs, les aigrettes des jaunes voltigeurs, les turbans des zouaves; lorsque se furent envolés dans la poussière les cuirasses, les casques, les flammes des lances et celles des talpacks, l'Empereur demanda au Grand-Duc ce qui l'avait le plus frappé. « Dans l'infanterie, répondit le Prince : les zouaves, et dans la cavalerie : les chasseurs de la Garde. »

Le Prince avait raison. Sans parler des vieux soldats chevronnés qui composaient le premier rang de nos six escadrons, le régiment, en défilant, avec les tresses blanches de ses soldats, les tresses d'argent de ses officiers, ses petits chevaux barbes, gris, l'œil en feu, la crinière et la queue flottantes au vent, avait passé comme un tourbillon de neige. A dater de ce jour, la cause des Africains fut gagnée, et les chasseurs de la Garde durent probablement à cette remarque princière d'être maintenus dans l'état où ils avaient été créés.

A propos de cette rivalité de quelques heures, si imprudemment soulevée entre chasseurs et Guides, j'ai entendu bien souvent le général Fleury exposer ses idées particulières sur les questions militaires. Fleury

ne discutait pas; il officiait, il émettait des axiomes, mais il n'admettait pas la controverse, et, dès qu'on avait l'air de ne pas partager son opinion, il prenait une attitude de hauteur ennuyée et distraite qui mettait fin à la conversation. Anglomane forcené, quand il avait organisé les Guides, il était allé chercher ses modèles dans l'armée anglaise, dont certains corps d'élite, réputés pour leur élégance et leur faste, les horse-guards, par exemple, étaient restés dans sa mémoire. C'est ainsi que, puisant à son gré dans la liste civile, il avait organisé le fameux mess où tous les officiers des Guides, depuis le colonel jusqu'au plus jeune sous-lieutenant, prenaient leurs repas en commun. Tous les mercredis, on y donnait, aux accords de la musique du régiment, un grand dîner où la chère était exquisite, et que suivait une réception où se faisaient entendre de grands artistes. Les autres jours, les menus étaient moins soignés, et les officiers avaient pris l'habitude de ne venir au mess que pour déjeuner. Il est à peine besoin de dire que ce genre de vie aurait été inabordable pour ceux d'entre eux qui n'auraient eu que leur solde à dépenser.

Ces emprunts à l'Angleterre, comme aujourd'hui les emprunts à l'Allemagne, ne sont pas heureux, parce qu'ils ne sont pas conformes à notre tempérament national. En Angleterre encore plus qu'en Allemagne, les officiers appartiennent tous à la même caste; la hiérarchie des grades est observée à la caserne et devant les troupes; mais, en dehors du service, chacun reprend son rang social, et, par exemple, un lieutenant qui serait duc passe avant son colonel qui ne serait que baron. On a raconté bien souvent, dans l'armée, qu'à un grand déjeuner offert à bord du vaisseau amiral anglais, en Crimée, un jeune capitaine qui portait le titre de comte avait été placé avant son général qui n'appartenait pas à la noblesse, et, pour rétablir l'ordre des



préséances, à la française, il fallut que ce dernier menaçât de quitter le bord.

Il faut que les institutions militaires d'un peuple soient d'accord avec ses institutions sociales. Or, depuis un siècle, nous sommes dans un État démocratique, ou du moins nous avons la prétention d'y être, et nous ne pouvons pas supporter, par conséquent, les habitudes qui conviennent à un État aristocratique. C'est pourquoi l'institution d'un mess d'officiers est une utopie. Nos règlements veulent qu'en toutes circonstances et en tous temps, l'inférieur s'incline devant son chef hiérarchique. Il ne faut donc pas multiplier les frottements d'homme à homme entre les officiers d'un grade différent. Si les supérieurs, dans ce contact biquotidien autour d'une table, s'abandonnent, il se trouvera des inférieurs doués de plus de verve et d'esprit, qui leur feront sentir leur supériorité, au détriment de la discipline, surtout en France, où la jeunesse est naturellement frondeuse.

Si, au contraire, les supérieurs s'abstiennent de tout abandon, afin de maintenir leurs subordonnés dans le respect et la déférence, d'abord, cette raideur deviendra une gêne pour les chefs, et puis, elle se transformera en une compression intolérable pour les subordonnés. Il faut qu'à table, à l'heure où l'on se déboutonne, on puisse blaguer le colonel. C'est une soupape nécessaire pour la discipline, et si elle fait défaut, les officiers en arrivent à se détester. Enfin, c'est une singulière conception que celle qui consiste à vouloir nourrir uniformément un sous-lieutenant de vingt et un ans et un colonel de cinquante ans, tout en établissant une échelle mobile, d'après les traitements, de façon, par exemple, que le colonel paye cent cinquante francs par mois, et le sous-lieutenant cinquante-cinq ou soixante. Est-ce que le bien-être, le luxe, ne doivent pas, comme les appointements, grandir au fur et à mesure qu'on s'élève

dans la hiérarchie? Et, sans parler des questions de famille, savez-vous si un colonel, après une carrière laborieuse, usé par les fatigues de la guerre, n'a pas besoin de plus de soins qu'un sous-lieutenant tout frais émoulu de l'école? On disait, pour justifier le système du mess, qui ne tarda pas à être adopté par tous les régiments de la Garde, à l'instar des Guides, qu'on voulait transformer les officiers en messieurs, lisez en gentlemen. On aurait bien mieux fait de se contenter d'en faire de bons officiers, pourvus d'une bonne éducation professionnelle. Quant à l'éducation générale, c'est l'affaire de chacun; ce n'est pas l'affaire de l'État.

Pour en revenir aux chasseurs, ils restèrent les vieux troupiers qu'ils étaient, et ils ne faisaient pas trop mauvaise figure à côté des muscadins des lanciers, des dragons de l'Impératrice ou des Guides.

Toute cette admirable cavalerie de la Garde, qui venait de défiler devant l'Empereur et le grand-duc Constantin, était pleine de mes anciens compagnons d'armes. Son chef, le général Morris, a déjà figuré plusieurs fois dans ces « Souvenirs », depuis le jour de la prise de la Smala, où il commandait les chasseurs d'Afrique. A partir du grade de capitaine, il n'avait cessé d'attirer les yeux sur lui, et il passait pour un général de cavalerie hors ligne. Mais il avait un rival, le général d'Allonville, mon ancien colonel aux spahis. Et ces deux chefs se ressemblaient trop pour ne pas se détester. Ils étaient aussi caustiques l'un que l'autre, et quand ils plantaient les dents, au figuré, dans la peau d'un supérieur ou d'un camarade, le morceau leur restait entre les mâchoires. Le général d'Allonville avait commandé en Crimée une brigade, dans la division Morris. Il ne s'était pas gêné pour critiquer son chef qui le savait, et avait décroché la troisième étoile quelque temps avant le brillant combat de Ganghill, dont



le succès était dû à son audace et à ses manœuvres habiles.

Le chef de l'état-major de la division, le colonel comte Pajol, était un artiste. Devenu général, il cisela la statue de Napoléon érigée à Montereau, et qui rappelle pour le comte Pajol une gloire patriotique et une gloire familiale. En 1814, son père, à la tête de quelques escadrons composés de conscrits qui savaient à peine monter à cheval, chassa, sous les yeux mêmes de l'Empereur, et par une des plus belles charges que rapportent nos annales militaires, les Alliés, qui occupaient en force la ville.

Notre grosse cavalerie, deux régiments de cuirassiers dont un fut, en 1865, remplacé par les carabiniers, était commandée par le baron Marion, excellent homme adoré du soldat, qui alla, comme général de division, commander en Corse. Il est mort sans fortune. Sa charmante fille aînée remplaça, comme lectrice auprès de l'Impératrice, Mlle Bouvet, lors de son mariage avec M. Carette, et épousa, vers la fin de l'Empire, le plus aimable des officiers attachés au Prince impérial : le comte Clary.

La cavalerie de ligne, dragons et lanciers, obéissait aux ordres du général Dupuch de Feletz. Sa santé, qui l'avait obligé à quitter l'armée d'Afrique, à la veille de la bataille d'Isly, était restée assez délicate pour qu'il vécût à part. Enfin, la cavalerie légère, où figuraient, avec les chasseurs, les Guides, qui, par leur taille et celle de leurs chevaux, auraient dû être rattachés à la cavalerie de ligne, était commandée par un vieil Africain, le général Cassaignolles. Je l'avais connu dès mes premiers pas dans la vie militaire, car il était adjudant-major aux spahis d'Oran, lorsque je m'y engageai. Sous une enveloppe un peu grêle, il cachait un cœur vaillant et une âme de feu, et, quoique sorti du rang, il était un de nos plus jeunes généraux de cavalerie.

Son commandement, ferme, un peu sec, quoique bienveillant, et ses allures pleines d'ardeur, cadraient mal avec le caractère apathique de mon colonel. Aussi me persécutait-il pour que, sous prétexte de seconder mon chef, je misse un peu plus de flamme dans le régiment. J'ai toujours décliné ses exhortations, et, tant que j'ai exercé les fonctions ingrates et à peu près inutiles de lieutenant-colonel, j'ai fait le mort. C'était forcé. Le colonel est l'âme de son régiment ; s'il est mauvais, il faut le changer. Mais lui donner comme rival son lieutenant-colonel, c'est s'exposer à tout démantibuler.

Nos six colonels étaient : pour les cuirassiers, le colonel Ameil, fils du général du premier Empire, et le colonel de la Martinière, mon ancien chef d'escadrons aux spahis, qui venait de Crimée ; pour les dragons, le colonel Crespin, qui venait également de Crimée ; pour les lanciers, le colonel Lichtlin, qui figurait dans la colonne du duc d'Aumale, lors de la poursuite de la Smala ; pour les Guides, le colonel de Mirandol, que mes lecteurs connaissent amplement ; et enfin, pour les chasseurs, le colonel de Cauvigny. Tous les six ont passé généraux, et quatre : de Mirandol, Crespin, Lichtlin et Ameil, sont arrivés au grade de général de division.

Mes cinq collègues étaient : aux cuirassiers, le lieutenant-colonel Payen de Chavoix et le lieutenant-colonel Decroix, qui furent retraités comme colonels ; aux lanciers, le lieutenant-colonel de Montalembert, frère du grand orateur, qui, en 1859, mourut du choléra sur la frontière du Maroc, à la tête du 1<sup>er</sup> de chasseurs d'Afrique ; aux Guides, le lieutenant-colonel de Montaigu, qui devait remplacer de Mirandol, et qui est mort, il y a quelques années, général de division, et enfin, aux dragons de l'Impératrice, le lieutenant-colonel Jouve, « Moussu Zouve », d'Arles, comme nous l'appelions,



un brave homme et un homme brave, qui avait eu le bras cassé en 1851 dans un combat chez les Maatkâs, mais que personne ne prenait au sérieux, à cause de son exubérance méridionale.

Je le vois encore, ce pauvre Jouve, constamment assailli par ses cousins d'Arles ; il lui en venait un tous les matins. Je devais le devancer dans le grade de colonel, et non seulement il n'en fut pas jaloux, mais il se mettait sous ma très inutile protection.

Un jour, dans un bal des Tuileries, il m'aborda en me serrant les mains avec effusion, pour me conter ses peines, et finit par s'écrier : « Mon zér du Barail, faites-moi nommer colonel. Ce n'est pas pour moi, mon Dieu ! mais c'est pour le régiment dont ze veux faire le bonheur ! » Et ce dernier mot lui remplissait la bouche. Enfin, il fut nommé colonel du 7<sup>e</sup> de lanciers ; et le lendemain, il courait au ministère, demander que le 7<sup>e</sup> de lanciers fût envoyé à Tarascon. Les bureaux étaient trop heureux de trouver un colonel qui demandât la garnison de Tarascon, que refusait tout le monde. Voilà mon Jouve qui va faire le bonheur de ses lanciers en pleine Provence ; et ce bonheur consistait à faire entrer en masse les gens de Beaucaire, de Tarascon, d'Arles et de Marseille dans le régiment, qu'il finit par exaspérer, au point qu'on dut vite l'admettre à la retraite.

De tous les officiers supérieurs des chasseurs, à leur formation, je suis le seul qui soit parvenu au grade de général de division. Le colonel de Cauvigny fut retraité comme général de brigade. Le plus ancien chef d'escadron, le commandant de Mazug, fut retraité comme colonel, dans le service des places. Le deuxième, le commandant de Lavigerie, est mort récemment, général de brigade en retraite. Enfin le troisième, le commandant Tilliard, eut la tête emportée par un obus, à la journée de Sedan, où il commandait la brigade de hussards et de

chasseurs de la division Margueritte. Le major, nommé Dufoix, disparut sans laisser de traces. Parmi les capitaines, un seul, M. de Bruchard, devint colonel. Deux autres, MM. de Talleyrand et Pinochet, devinrent lieutenants-colonels. Il est évident que si les officiers du régiment avaient été l'objet d'une sélection plus sévère, ils auraient fourni plus de candidats aux hauts grades de l'armée.

En revanche, nous avions quelques types curieux, et entre autres, un sous-lieutenant nommé Jude, tout comme l'assassin du président Poincaré. Il avait été brigadier trompette, et c'était un point de contact entre nous, puisque j'avais moi-même débuté comme élève trompette, mais pour la frime, tandis que lui, Jude, avait réellement mâché du cuivre. Ce vieux brave faisait la joie de ses collègues, qui passaient leur temps à lui entonner les bourdes les plus invraisemblables : « Figure-toi, Jude, lui disait-on, que toute la police est sur pied. Est-ce qu'on n'a pas volé, la nuit dernière, tous les hiéroglyphes de l'obélisque de Louqsor ! — « Ah ! les gredins ! » répondait Jude en s'indignant. Aux chasseurs d'Afrique dont il sortait, il y avait un vieil adjudant à cheveux gris. Et, comme Jude avait entendu vaguement raconter que les Romains avaient autrefois occupé l'Algérie, on lui avait persuadé que le vieil adjudant avait été abandonné par les Romains, au moment de l'évacuation, dans un silo, avec vingt ans de vivres. Jude appartenait au même escadron que Paul de Molènes.

Écrivain de race, condisciple, au collègue Henri IV, du duc d'Aumale, Paul de Molènes était entré assez tard dans la vie militaire. Après la révolution de Février, il s'était engagé dans la garde mobile, où il était devenu sous-lieutenant. Aux journées de Juin, il eut l'épaule traversée par une balle, en enlevant, à la tête de sa compagnie, une barricade dans le faubourg Saint-



Antoine. On le décora. Cette croix et cette blessure en firent un soldat. Engagé aux spahis, il fut classé dans mon escadron, mais n'y parut jamais, car il resta à Alger, comme secrétaire à l'état-major, jusqu'à sa nomination d'officier, qui ne se fit pas attendre. Nommé sous-lieutenant, au moment où éclatait la guerre d'Orient, il partit avec le détachement que le régiment fournissait à l'armée. Le général Canrobert, qui l'a toujours beaucoup aimé, se l'attacha comme officier d'ordonnance et le chargea particulièrement de veiller à la sûreté du colonel de la Tour du Pin, qui, devenu complètement sourd et presque aveugle, incapable, par conséquent, de remplir un emploi, faisait la guerre pour son compte, par plaisir, en volontaire, avec le seul souci de se fourrer au plus épais de toutes les bagarres. Le général, qui l'avait recueilli à son état-major, lui disait après chaque affaire : « La Tour du Pin, vous vous ferez tuer un de ces jours, et j'ai déjà composé votre épitaphe : — Ci-gît un preux du Moyen Age égaré dans nos rangs. »

L'épitaphe allait servir. A l'assaut de Malakoff, La Tour du Pin, blessé, fut emporté du champ de bataille. Il survécut peu de temps à sa blessure. De Molènes était devenu son inséparable, et il a fait revivre son souvenir dans des pages d'une haute éloquence. L'amitié d'un tel homme et la bienveillance du maréchal Canrobert sont de beaux titres pour un soldat.

Conteur étincelant, littérateur de grande envergure, de Molènes était cependant incapable de fixer son esprit distrait sur les choses du métier. C'était un guerrier d'instinct, et non un militaire. Comme lieutenant-colonel, je lui faisais, ainsi qu'aux autres capitaines, un cours de théorie. Je n'ai pas pu lui faire entrer dans le cerveau une parcelle de cette théorie. Il comprenait tout de travers, et invariablement le con-

traire de ce qu'on lui expliquait. Rêveur, imaginaire, jusqu'à idéaliser l'aventure la plus vulgaire de garnison, épris d'idéal, réfractaire à la réalité et aux choses qui ne demandent que du sens commun, avec de grandes prétentions à l'élégance, un culte de l'excentricité et une susceptibilité presque malade : tel était de Molènes. Il quitta les chasseurs de la Garde pour se marier avec une jeune femme charmante qui était elle-même connue dans les lettres, passa, lors de la campagne d'Italie, à l'état-major du maréchal Canrobert, fut nommé chef d'escadrons au 8<sup>e</sup> de chasseurs, après la guerre, et se cassa la tête contre un mur en essayant un cheval au manège. Pauvre de Molènes !